

LES CAPRICES DE L'AMI THÉO

ACTE I

Bruxelles, un jour de mai 1927. Un magasin de parapluies situé dans les Galeries Saint-Hubert ¹, juste une heure avant l'ouverture. Dans un coin de la scène pend une cage avec un perroquet. Dans l'autre, trône un appareil de TSF ². Au fond, on aperçoit la vitrine de l'établissement donnant sur le célèbre passage couvert où les premiers passants du matin circulent.

Scène 1

ERNESTINE, THÉO

Ernestine, femme à journée plutôt du genre propre sur elle – en tous cas pour une simple femme à journée – entre équipée de son seau, sa brosse et sa loque. Elle

1 Les galeries Saint-Hubert sont les plus anciennes et les plus belles galeries commerçantes de Bruxelles. C'est là, notamment, que Verlaine, passablement éméché, acheta le pistolet avec lequel il blessa Rimbaud au poignet.

2 La T.S.F. est l'acronyme de Transmission sans fil ou de Télégraphie sans fil. Ancêtre de la Radio, c'était l'appellation traditionnelle avant la deuxième guerre mondiale.

commence à balayer consciencieusement le balatum³, tandis qu'un appareil de Télégraphie Sans Fil crachote une musique classique, potentiomètre réglé sur le canal Radio Belgique⁴.

La TSF. – *Fin de la musique. Chers auditeurs, vous venez d'entendre le Weller Consort nous interpréter le premier mouvement du concerto grosso numéro sept de Haendel. Le bulletin du temps, à présent, valable pour la fin de cette semaine... L'Institut Royal Météorologique confirme le temps exceptionnellement beau dont nous jouissons depuis quinze jours et qui devrait normalement se maintenir jusqu'au milieu du mois prochain ! La température de l'air atteint des records historiques pour la saison. On annonce entre trente-cinq et trente-sept degrés en milieu de journée. En attendant le journal parlé de Théo Fleischman⁵, Radio Belgique vous propose un peu de jazz avec dans ses studios, ce matin, Pol Van Vliet et son célèbre big band de la Nouvelle Orléans. (Musique)*

3 Le balatum, produit par les papeteries de Genval (en Belgique, près de Bruxelles) était fabriqué à partir de carton enduit d'asphalte, ce qui en faisait un produit de recouvrement de sols particulièrement bon marché mais qui s'usait vite. Il était souvent concurrencé par le linoléum, toile de jute imperméabilisée.

4 Radio Bruxelles, qui émet pour la première fois le 23 novembre 1923, est assez rapidement rebaptisée Radio Belgique existe jusqu'en 1930 avant de devenir l'INR (Institut national de radiodiffusion) puis la RTB (Radio-télévision belge) et enfin la RTBF (idem + francophone).

5 Pionnier de la radio, le journaliste Théo Fleischman devint le directeur de Radio Belgique. Célèbre pour ses interviews de Colette et autres célébrités de son temps et pour son reportage sur les funérailles du roi Albert I^{er}, il présenta le premier journal « parlé », le 1^{er} novembre 1926.

Ernestine (*qui éponge son front*). – Oeye, oeye, oeye, oeye, oeye, oeye, oeye, oeye, cette keigelmusiek ! J'aimais ka même mieux les racleurs de cordes de là tantôt. Ça, ça va vraiment trop fort pour mes oreilles. (*Elle réduit le volume en manipulant un des potentiomètres*) Oef ! Ça est mieux. Mô keski fait doef ici ! (*Elle reprend sa brosse*) À peine neuf heures du matin è y fait déjà malade à mourir ! Je me sens tellement patraque que j'ai du mal rien qu'à tenir ma loque ! (*Elle s'assied en s'éventant avec sa main*) Alleï, ça est une fois temps que je m'assieds un petit peu. Fait toulmême trop chaud pour reloqueter. Ça sait plus contunuwer durer, une pareille chaleur.

Entre Théo, encore en robe de chambre

Théo. – Bonjour, Ernestine.

Ernestine (*d'une voix lasse*). – Bonjour, Monsieur Pannekoek.

Théo. – Eh ben, ça a pas l'air d'aller avec vous. Vous en faites une drolle de fugure ! Z'avei écouté la météio, peut-être ?

Ernestine. – Spreekter ma ni van ! Je disais juchment que j'avais si tant chaud que c'était même plus possibel de tenir ma loque.

Théo. – Comment ça ?

Ernestine. – Oué, un peu comme si j'aurais des flanelle biene !

Théo (*taquin*). – Des flanelle biene ! Ça serait pas plutôt une ruse pour pas faire votre ouvrage ?

Ernestine (*verbavérée*). – Quoi ? Vous alors, pour une fois ici que je me sens flache !

Théo. – Taaatatat ! Au boulot – et volle pétrole – sinon je serai verobligné de faire du kip-kap avec toi.

Ernestine (*faisant semblant d'être très en colère*). – Du kip-kap avec moi ! Mais vous allez finir ? Desprote ! Duc d'Albe ! Si ma pauvre mère saurait ça comment que vous me traitez.

Théo. – Mo alleï, ça était pour du rire !

Ernestine. – Pour du rire ? Moi, je voudrais une fois voir vot' fugure si mènant je vous dirais foert : tirez vot' plan, Monsieur Pannekoek, c'est fini de m'occuper de vot' brol, vous n'avez qu'à donner votre linge dehors...

Théo (*se reprenant*). – Là, je dois dire, je serais bien embêté.

Ernestine. – Ah ! Alors, faites un peu attention à ce que vous disez !

Théo. – Alleï, Ernestine, ça était pour vous faire aller. Vous savez bien que vous êtes la perle des gouvernantes !

Ernestine. – J'aime mieux d'entendre ça.

Théo. – Vous êtes ka même pas fâchée sur moi ?

Ernestine. – Pas du tout ! Mais arrêtez de tenir le fou avec moi.

Théo. – D'accord, d'accord. J'arrête. C'est promis !

Ernestine. – Monsieur Pannekoek, j'ai toulmême un œuf à peler avec vous. Ça est pitête temps qu'on remette une bonne fois les pendules à zéro entre nous.

Théo. – Oeye, je crois que j'ai ka même dû dire quelque chose que je devais pas.

Ernestine. – Je veux pas chercher des misères mais j'ai parfois un peu ras la patate de faire la femme à

journée chez un qui sait que faire de son Jan, qui saurait même pas me montrer comment sk'on cire une paire de chaussures ! Si seulement vous seriez un peu plus courageux vous-même, un peu moins... alleï, je vais le dire, labbekak !

Théo. – Labbekak ?

Ernestine. – Oué, labbekak ! Regardez-vous seul'ment : encore en pyjama à une heure ouske les autres sont déjà occupés à faire tourner la baraque !

Théo. – Mo keske vous voulez ? Moi z'ossi je souffre de la chaleur, vous savez !

Ernestine. – Ah, vous voyez ! Y a pas que moi. Ça est presque temps pour toulmonde qu'il pleutre une fois.

Théo. – Pleutre ? E ga geluuf da ? Vous avez seulement entendu la météio ? On annonce encore la clanicule pour les jours qui vient. Au moins quat' semaines de beau temps qu'y disent, avec pas une goutte de pluie. Si ça contunue, c'est bien simple, moi je suis foutu. Fou – tu !

Ernestine. – Comment ça foutu ?

Théo. – **Ernestine.** – je sais plus de chemin avec cette sécheresse. Ce que j'ai besoin, et plus vite que ça, ça est qu'y recommence à pleuvoir ! Ça fait dix jours que j'ai plus vendu un seul parapluie !

Ernestine. – Dix jours, ça commence à faire beaucoup !

Théo. – A qui vous le disez...

Ernestine. – Ah, on sait rien là contre, hein : kieski est assez maft pour venir acheter un parapleu avec un soleil pareil ?

Théo. – Oué mais l'argent pour vivre et payer les fournisseurs, y tombe pas du sabot d'un cheval, hein. Y faut que je prends très vite des mesures drastrictes si je veux pas aller faillite.

Ernestine. – Aller faillite ? Avec quoiske vous venez là ? Vous faites toujours un requin d'une sardine, hein vous !

Théo. – Je suis très sérieux !

Ernestine. – M'enfin, ça finira toulmême par passer cette clanicule... De toutes façons, on n'y coupera pas, vous êtes garanti d'avoir la drache pour la fête nationale ! C'est une tradition !

Théo. – Mais ça, ça est pour dans huit semaines et je pourrai jamais tenir jusque là. Jamais ! J'ai fait beaucoup trop de poef.

Ernestine. – Du poef, vous ? Comment ça, du poef ? Une affaire qui marche si bien !

Théo. – Oué, en apparence. La vérité, potfermille, c'est que j'ai fait du poef à la banque et que je dois plein de sous à mes principaux fournisseurs.

Ernestine. – Oeye, oeye !

Théo. – Vous voulez savoir ? J'ai calculé que je suis trois mille francs trop court pour payer ma prochaine traite !

Ernestine. – Trois mille francs !

Théo. – C'est comme ça. J'ai voulu te préserver, Ernestine en ne pas te disant la vérité : je suis platzak ! Au bord du gouffre. Personne ne sait savoir ce que je vis.

Ernestine. – Waddes da dee vè n'en bazaar ? J'en apprend des belles mènant !

Scène 2

Théo, Le Facteur, Ernestine

Théo. – Voilà le facteur ! Faisez semblant de rien...

Il déverrouille la porte du magasin pour laisser entrer le fonctionnaire des postes

Le Facteur. – Bonjour la compagnie !

Théo. – Bonjour facteur ! Ça est pour des bonnes nouvelles, au moins ?

Le Facteur. – J'en sais rien, j'ai pas eu le temps de tout lire.

Ernestine. – Z'êtes plutôt tôt aujourd'hui, on dirait !

Le Facteur. – Oué, c'est ma tournée !

Théo (*zwanzeur*). – Ah, vous payez un verre ? Il est bien ce garçon !

Le Facteur. – En quel honneur ? Non, je veux juste dire que j'ai assez peu de courrier à distribuer aujourd'hui... sauf pour vous. Regardez un peu : une lettre, une deuxième lettre, encore une lettre, une dépêche, encore une lettre, un colis, un recommandé, un deuxième recommandé et la gazette. Et tout ça pour une seule adresse : Maison Mostinckx, Galeries Saint-Hubert. Signez ici, une fois...

Théo. – Voilà.

Le Facteur. – Et encore ici, astableeft.

Théo. – M'enfin, vous avez dit « une fois » !

Le Facteur. – Moi, j'ai dit une fois ? Jamais de la vie !

Théo. – Si, si, je vous assure !

Le Facteur. – Ah non, là, je suis formel !

Théo (*qui fait mine de ne rien comprendre*). – Bon, ben, revoilà !

Ernestine. – On dirait que la chaleur n’empêche pas les gens d’écrire des lettres.

Le Facteur. – Oh, vous savez, ça est pas ça qui manque, à Bruxelles, les Madames de Sévigné et les monsieurs Monmoulin. Allez, Messieurs Dames, salut... en de post !

Théo. – C’est ça, à demain !

Il le raccompagne. Le facteur sort

Scène 3

Ernestine. – Théo

Ernestine. – Toffe pei, hein !

Théo. – Oué Mo kesk’il a voulu dire avec ses madames de Sévigné et ses messieurs Monmoulin ?

Ernestine. – Pas la moindre idée. Vous savez, un employé des postes, ça connaît forcément beaucoup de monde.

Théo (*qui examine son courrier en soupirant*). – Ah la la ! Toutes ces lettres, ça sont des factures. Et les recommandés, ça sont sûrement des remises en demeure. Potfermille !

Ernestine. – Je commence à comprendre...

Théo (*laissant pendre les bras*). – Et comme si ça suffirait pas, en plus... je crois que je suis dépressionnaire !
(*S'adressant au perroquet*) Hein, coco !

Ernestine. – Dépressionnaire, vous ?

Théo. – Ça y ressemble, en tous cas.

Ernestine. – On dirait jamais ça en vous voyant.

Théo. – Je sais, j'ai l'air opulent. Mais si je fais semblant d'aller sur un grand pied, ça n'est que pour faire illusion.

Ernestine. – Pour que votre file, Loiske, sait de rien ?

Théo. – Tout juste ! Je veux que ma petite sait jamais que ces corbeaux de zouissiers n'attendent plus qu'une chose : l'ordre du trubunal pour venir tout me prendre...

Ernestine. – Les zouissiers ? Yenda ! Mo ça est horribel, ça !

Théo. – Oué, ça est horribel ! Je suis tellement le dos au pied du mur que je sais même pas tantôt comment c'est que je vais faire pour payer vos gages. Vous voyez c' que ça veut dire ? Que je vais bientôt devoir me séparer de vous.

Il se met à sangloter comme un gros bébé

Ernestine. – Vous séparer de moi ? ! Rien du tout ! Je suis t'ici, je reste ici !

Théo. – M'enfin, vous voyez bien : ik zit in de misere !

Ernestine. – Arrêtez de pleurnicher. Votre flaaave proet, ça commence tout doucement à pendre mes bottes dehors ! J'ai besoin de réfléchir un peu, voir ce qu'on pourrait faire.

Théo. – Tout ça serait jamais arrivé si mon Amelée vivrait encore !

Ernestine. – Ah, pour ça, Madame, elle savait tenir sa boetiek, hein ! Elle aurait jamais, comme ça, laissé son affaire de famille terminer en queue de boudin.

Théo. – Elle savait quoi acheter et quand...

Ernestine. – Toujours en avance sur les modes, en menant son petit monde au doigt et à la baguette.

Théo. – Sans jamais quitter son beau sourire.

Ernestine. – Y en a même des qui venaient rien que pour ça ! Dites, vous avez remarqué comme votre Loiske tire sur sa maman ?

Théo (*ému*). – Ah, vous trouvez aussi ?

Ernestine. – Oué ça je trouve ! Avec son petit nez qui crolle, c'est le portrait de sa mère tout craché. Rien qu'à cause d'elle, vous pouvez pas vous laisser aller, Monsieur Pannekoek. C'est un nanche, cette petite. Et elle a besoin de vous.

Théo. – Sur ce point, je suis t'unanime avec vous : ma Loiske, ça est ma petite pluie fine du matin, mon crachin de bonheur quotidien.

Ernestine. – Elle est si spittante !

Théo. – Et dire que j'aurai bientôt même plus de quoi acheter du plattekeis⁶ pour mettre sur sa tartine. Kesk'elle va manger, le midi, à la cantine ?

Ernestine. – On verra bien. En attendant, essayez d'être digne.

⁶ Le plattekeis (littéralement fromage plat) est l'appellation du fromage blanc bruxellois.

Théo. – Ça va, je serai fort, Ernestine. Mais vous, ne disez rien à Loiske. Je voudrais pas gâter sa belle jeunesse avec mes problèmes d'argent !

Ernestine. – Promis !

Théo. – Vous saurez demeurer muette ?

Ernestine. – Comme une taupe ! Mènant, allez plutôt faire vos ablations et vite vous habiller. Ça n'est pas bon pour le moral de traîner, comme ça, en pyjama ! Je vous rappelle que vous ouvrez la boutique dans moins d'une heure...

Théo. – J'y vais. J'y vais.

Il sort

Scène 4

ERNESTINE, LOISKE

Ernestine (*qui a repris son ouvrage*). – Pauvre sukkeleir ! Il est tellement malheureux depuis que sa femme est mourute. Toujours tout seul... En tous cas, y fait ce qu'y faut pour sa Loiske : il l'a mise à l'école chez les chics, à Im-ma-cu-lée Con-tra-cep-tion, pour qu'elle apprend les bonnes manières. Et quelle réussite ! On la voit jamais renifler ses snotebelles, on la voit jamais aller avec ses doigts dans son nez ! Et toujours propre sur elle avec ça ! Mais là, j'y suis pitête un tout petit peu pour quelque chose.

Entre Loiske

Loiske. – Bonjour Ernestine !

Ernestine. – Bonjour Loiske ! Je parlais juchtement de vous.

Loiske. – Tu parlais de moi ? Avec qui ? Je vois personne.

Ernestine. – Avec moi-même, tiens. Ça peut pas ?

Loiske. – Mais bien sûr que ça peut.

Ernestine (*qui l'observe tendrement*). – Laissez-moi un peu vous regarder. Vous êtes fraîche comme un sproutje, ma parole !

Loiske. – Oué, j'ai merveilleusement dormi.

Ernestine. – Merveilleusement dormi ? Comment tu fais ? Moi, je me sens toute drolle avec cette chaleur ! Mais, je prends sur moi, tu sais, je prends sur moi !

Loiske. – Tu es si vaillante, Ernestine !

Ernestine. – Au moins, quelqu'un ici qui s'en rend compte ! Dites un peu, avant que je vais faire des commissions, y faudrait peut-être que vous me disez une fois quoisque tu voudrais manger pour ton souper, ma chérie. Ce soir, j'ai envie de faire quelque chose que tu aimes.

Loiske. – Mais tu fais toujours quelque chose que j'aime !

Ernestine. – Ça te dirait des ballekes à la tomatesaus, avec une petite salade de blé ?

Loiske. – Miam ! Rien que d'y penser, j'ai déjà l'estomac qui gargouille !

Ernestine. – À la bonne heure ! Alleï, pozemée, il est doucement temps de t'apprêter.

Loiske. – D'accord Ernestine mais avant d'y aller, je voudrais encore te dire quelque chose.

Ernestine. – Et quoi ça ?

Loiske. – Ben voilà, j'ai deux secrets à raconter. Un petit et un grand !

Ernestine. – Deux secrets ? En vitesse, alors !

Loiske. – Le petit, c'est que j'ai été choisie pour jouer dans la pièce de théâtre des Rhétoriques, en fin d'année. Ne dis rien, je veux faire la surprise à poepa.

Ernestine. – La pièce de théâtre des Rhétoriques ? Yade ! Et c'est quoi la pièce que tu joues dedans ?

Loiske (*fièrement*). – Oh ! Tu connais sûrement : le « Mariage de Mademoiselle Beulemans » ⁷ !

Ernestine. – *Le Mariage de Mademoiselle Beudemans ?*

Loiske. – Non... Beu – le – mans !

Ernestine. – Beulemans ? Ça me dit rien du tout... Ça raconte quoi ?

Loiske. – C'est une pièce très drôle, en bruxellois. Et c'est moi qui fais le premier rôle ! Je serai Mademoiselle Beulemans !

Ernestine. – Le premier rôle ? Proféciait !

Loiske. – J'espère que tu viendras me voir avec poepa.

7 Il s'agit de la célèbre pièce de Fonson et Wicheler qui peut être considérée comme la première pièce « bruxelloise ». Elle fut créée le 18 mars 1910 au Théâtre de l'Olympia, à Bruxelles. Jean-Paul Boyazis ne cache pas son admiration pour cette comédie qui constitua le déclic qui l'amena à écrire *Les Caprices de l'ami Théo*. La première des Caprices eut lieu le 14 mai 2010, soit, à quelques semaines près, cent ans après la première du Mariage.

Ernestine. – Certainement, ça fait si longtemps que j'ai plus été dans un théâtre. La dernière fois, ça était une pièce d'un Anglais qui s'appelait... comment encore ? Ah oué, je sais, le roi Le-ar !

Loiske. – Le plus difficile, tu vois, ça a été que j'apprends à parler bruxellois avec l'accent...

Ernestine. – Oeye, oeye ! Tu dois parler bruxellois avec l'accent !

Loiske. – Sûr ça, c'est indispensable !

Ernestine. – Ça moi, je saurais pas, hein. Depuis toute petite, on m'a appris à pincer mon français. À la maison, on parlait un langage châtré !

Loiske. – Ah, ça n'est pas facile mais je m'exerce un peu tous les jours. Ça commence à venir, tu sais.

Ernestine. – Mais ça était le petit secret, ça. Et il est où, le grand secret ?

Loiske. – Le grand secret, Ernestine, c'est que je suis t'amoureuse !

Ernestine. – Amoureuse ! Ça, ça c'est autre chose ! Et amoureuse sur qui ?

Loiske. – Amoureuse sur Julien Trudemans !

Ernestine. – Tu fréquentes avec Julien Trudemans ?

Loiske. – Oué, le fils de François, le meilleur ami de poepa.

Ernestine. – Le célèbre météorologiste de l'Observatoire. Celui qui fait tous les jours les prévisions mèteïo dans le journal parlé de Radio Belgique.

Loiske. – Tout juste !

Ernestine. – J'écoute tous les jours ! Mais comment tu as revu son fils ?

Loiske. – Tiens-toi bien, c'est arrivé pendant une visite de mon école à l'Observatoire.

Ernestine. – Ah, il est ossi à l'Observatoire ?

Loiske. – Oué ! C'est son père qui l'a fait rentrer, y a un an. Et direct comme commis-chef de première classe ! Tu te rends compte ! Il a une bonne situation, tu sais.

Ernestine. – Je suis un peu curieuse. Comment ça s'est passé ?

Loiske. – Ben, pendant les explications qu'y donnait sur comment sk'on mesure la pluie, j'ai remarqué qu'y n'arrêtait pas de regarder vers moi. Je suis devenue toute rouche. Et quand la classe est sortie de la salle, il est resté seul avec moi et y m'a embrassée sans que le professeur le voit.

Ernestine. – Çuilà alors ! Et tu l'aimes au moins ?

Loiske. – Si je l'aime ? J'en suis keigel zot !

Ernestine. – Ma parole, voilà que ma petite krotje courtise maintenant ! Je suis si contente. Viens ici.

Elle lui pose un bisou sur le front

Loiske. – Ernestine, tu es une véritable maman pour moi !

Ernestine (*qui regarde l'horloge du magasin*) . – Je fais de mon mieux. Dis, t'as vu l'heure ? Il est stillekes temps que tu t'en vas. Alleï, spoei-da, ma choekkelief ou sinon tu vas t'être en retard et ton professeur va devoir te mettre des points en bas.

Loiske. – Tu es un amour, tu sais ! À ce soir !

Elle lui saute fougueusement au cou

Ernestine. – Du calme, du calme ! Mes cheveux vont encore être tout décoiffés.

Loiske sort. Ernestine rallume la T.S.F assez fort et reprend son ménage en fredonnant

Scène 5

THÉO, ERNESTINE

Théo (*pressé, criant*). – Ernestine, Ernestine, coupez une fois cette TSF.

Ernestine. – Je coupe, je coupe.

Elle éteint la TSF

Théo. – On s’entend même plus hurler ici. Veuillez, s’il vous plaît, me chercher mon çapeau boule et mes ghants. Il faut encore que je prends mon déjeuner avant que le magasin ouvre.

Ernestine (*inspectant Théo*). – Vous allez sortir dehors astiqué comme vous êtes là ?

Théo (*qui se regarde dans le miroir du magasin*). – Astiqué comment ? Kesk’y a qui ne va pas ?

Ernestine. – Vous voyez pas que vous êtes habillé comme un klodderhond ? D’abord, vous êtes même pas peigné !

Théo. – Mais si que je suis peigné !

Ernestine. – Vous, peigné ? Alors, avec les grilles de la Porte de Hal ! Et vot’ chemise...

Théo. – Qu’est-ce qu’elle a ma chemise ?

Ernestine. – Je peux demander depuis combien de temps vous la mettez ? Elle tient tout' seule, vot' chemise, sans amidon ! Et keske c'est que cette vilaine tache après vot' pantalon ?

Théo (*qui la découvre à son tour*). – Une tache ? Ah oué ! Bof, en marchant vit', on la verra pas.

Ernestine. – Et ga gelueve da ? Moi, je vous laisse pas sortir comm' ça. Enlevez moi tout de suite ce pantalon, je vais le frotter convenablement. Ah oué mais non... Keske vous avez à vos pieds ? Vous avez déjà vu vos chaussures ?

Théo. – Mes chaussures ?

Ernestine. – Elles sont tout juste bonnes à jeter...

Théo. – Mo, allez !

Ernestine. – Vous ressemblez à un clochard, oué ! Allez un' fois me met' un prop' singlet, des prop' chaussettes et une prop' chemise. Et jetez-moi cette-là au sale linge !

Théo (*résigné*). – Bon, ça va, j'y vais. Serchez plutôt après mes nouvelles Molières, si vous voulez que je suis propre sur moi !

Il sort

Ernestine (*qui se met à chercher, en réfléchissant*). – Ses nouvelles Molières ? Ousk'elles peuvent bien être. Y a aucune raison qu'elles sont dans cette pièce. Donc, c'est ici qu'il faut chercher. Attendez un petit peu... (*Elle regarde dans toutes les armoires, sous l'étalage*) Non, pas là. Ici, peut-être ? (*Elle vérifie, à quatre pattes, sous une banquette puis sous un fauteuil*) Ici

non plus pas ! Ça peut donc plus être que dans un endroit impossible. Voyons voir. Tiens, tiens... (*Elle grimpe sur une escabelle, ouvre la cage à perroquet, en tâtonne le fond*) Reste tranqui!, toi... C'est bien c'que j'pensais. Les voilà ! Ça alors ! Qui pourra me spliquer comment c'est arrivé que les sauchures de Monsieur Pannekoek se retrouvent dans la cage de cet animal ? Qui a naturellement fait sa crotte dessus. Ah là là ! Enfin, on est déjà contente qu'on les a trouvées. (*Elle redescend de l'escabelle et se met à frotter les chaussures après avoir craché dessus*) Rien de tel pour faire blinquer.

Théo rentre en chaussettes

Théo. – Alors, Ernestine, je suis beau comme ça ?

Ernestine (*l'observant*). – Beau, c'est pitête beaucoup dire mais c'est déjà mieux.

Théo. – Normal, je vous ai mis ma plus belle chemise ! Ça est encore celle que je me suis marié dedans !

Ernestine. – Alleï, comme ça, je vous laisse partir.

Théo. – Pas sans mes chaussures, hein. Donnez-moi les.

Ernestine. – Tenez ! Dites, c'était quoi ces nouvelles sauchures dans la cage à perroquet ?

Théo (*pensif et triste, mettant ses chaussures*). – Ça ? C'est à cause des zouissiers, tiens. Au cas ouske ces crapuleux viendraient me saisir. Comme ça, je garderais au moins mes nouvelles chaussures. Elles sont mon seul trésor, aujourd'hui.

Ernestine. – Zee da ni ki ! Et si y z'avaient fait scampavie ⁸ avec la cage du perroquet et les chaussures dedans ?

Théo. – Impossible, je m'ai renseigné ! Un zouissier prend jamais les animaux de compagnie. (*Il frotte son œil*) Oeye !

Ernestine. – Kesk'y a mènant ?

Théo (*clignant de l'œil*) Oeye, ça picote... leve God, je vois plus avec mon œil gauche. J'ai sûrement un décollement de la rustine !

Ernestine. – Un décollement de la rustine ? Montrez voir ! Mo da's niks. Just een stuu'tje in a uug ! Vous êtes plus pire qu'un snotgamin, hein vous. Attendez ! (*Elle tripote délicatement l'œil de Théo*) Mais bougez pas comme ça !

Théo. – Vous faites mal !

Ernestine. – Voilà ! Clignez un peu des yeux. Ça picote encore ?

Théo. – Non, ça picote plus. Vous avez des doigts de fée, Ernestine. Mille fois merci. (*Il consulte sa montre gousset*) Avec tout ça, vous savez qu'il est déjà quart après neuf ! Si je sors pas vite dehors, je serai jamais de retour à cinq avant dix pour ouvrir le magasin.

Ernestine. – Allez-y seulement ! Je fais ma pose puis je m'occupe de mes commissions.

Théo. – À tantôt !

⁸ Faire *ou* jouer scampavie vient sans doute de l'italien scampar via qui signifie décamper, prendre la poudre d'escampette, expression française où l'on retrouve la même racine.